

LE MARIAGE CHRÉTIEN

« *Je vais faire du nouveau* » (Is 43, 19 ; cf. Jér 31, 22). C'est ainsi que Dieu annonçait l'œuvre que le Messie devait accomplir. Ce devait être une alliance nouvelle (Jér 31, 31), un renouvellement en profondeur de chacun : « *Je vous donnerai un cœur nouveau, je mettrai en vous un esprit nouveau* » (Ez 36, 26). Aussi bien le peuple fidèle chanterait-il alors « *un chant nouveau* », se répercutant sur toute la terre (Ps 96, 1).

Et de fait, quand Jésus-Christ vint, tout étonnés les Juifs s'écrièrent : « *Voilà un enseignement nouveau !* » (Mc 1, 27). Lui-même, au cours du dernier repas avec ses apôtres, promulgua « *l'Alliance nouvelle* » (Lc 22, 20) dont la charte se résume en un « *commandement nouveau* », celui de la charité (Jn 13, 14).

C'est après sa mort surtout que ses disciples prirent conscience du prodigieux renouvellement de toutes choses opéré par leur Maître. « Il s'agit, écrit saint Paul, de devenir "*une créature nouvelle*" » (Gal. 6, 15), de vivre une « *vie nouvelle* » (Rom 6, 4) et pour cela de revêtir le Christ, « *l'Homme nouveau* ». Qu'on y prenne garde : ce ne sont pas seulement les manières d'être qui doivent être nouvelles, mais d'abord l'être profond : il s'agit de « *naître à nouveau* », de « *naître de l'eau et de l'Esprit Saint* » (Jn 3, 5.6.8), car il n'y a de rénovation des individus et du monde que par lui (Tit 3, 5). — Et c'est le baptême qui est cette naissance nouvelle.

Le mariage des baptisés échapperait-il à cette entreprise de renouvellement de toutes choses ? Certainement non, puisqu'il est l'union de deux êtres nouveaux, dotés d'un cœur nouveau, vivant d'une vie nouvelle, identifiés au Christ. On peut donc dire du mariage ce que saint Paul dit du chrétien : « *Ce qui est dans le Christ est une création nouvelle, l'être ancien a disparu, un être nouveau est là* » (Cor 16, 17). Oui, depuis le Christ, le mariage est devenu une réalité radicalement nouvelle, un des sacrements de l'Alliance nouvelle.

À ces époux chrétiens qui ont à vivre un mariage d'un type nouveau, quel modèle concret proposent les Écritures ? Le chrétien individuel a le Christ pour modèle (Rom 8, 29), mais le mariage ? Saint Paul de répondre : « *Maris, aimez vos épouses comme le Christ a aimé l'Église.* » Ce n'est rien moins que l'union du Christ et de l'Église que doit imiter, reproduire, l'union de l'homme et de la femme (Eph 5, 21-33). Et depuis vingt siècles, pour faire comprendre au peuple fidèle les grandeurs du mariage chrétien, Pères de l'Église et théologiens n'ont cessé de méditer et de commenter cette grande page des Éphésiens.

Il faut bien reconnaître, toutefois, que la profondeur même de cette doctrine la rend peu accessible, dès l'abord, à l'ensemble des couples chrétiens. Les richesses du mariage chrétien seraient-elles donc réservées à une élite intellectuelle ? Ce serait bien peu conforme à l'esprit de celui qui s'écriait un jour : « *Je te bénis, Père, Seigneur du ciel et de la terre, d'avoir caché cela aux sages et aux habiles et de l'avoir révélé aux tout-petits. Oui, Père, car tel a été ton bon plaisir* » (Lc 10, 21).

Mais non, pas n'est besoin d'être un intellectuel pour découvrir ces richesses. Un modèle est présenté aux époux chrétiens dès les premières pages de l'évangile : le mariage de Joseph et de Marie, ce couple humain le premier racheté et sanctifié par le Christ. Il suffit de le considérer d'un cœur simple pour entrevoir le mystère du mariage chrétien. Objectera-t-on

que je m'écarte de la Tradition, dont je viens de dire qu'elle a toujours vu, en l'union du Christ et de l'Église, le modèle du mariage chrétien ? Mais l'union de Joseph et de Marie, loin d'éclipser l'union du Christ et de l'Église, nous la présente reflétée en un très pur miroir. Elle est, pourrait-on dire, un modèle-relais qui met en direction du grand modèle.

Il faut bien avouer cependant que beaucoup de nos contemporains n'accueillent pas volontiers ce modèle du mariage de Joseph et de Marie qu'ils considèrent à part, sans rapport avec leur mariage, proprement inimitable. Certains même se montrent irrités, le sublime les exaspère. « Qu'on nous présente donc des hommes comme nous, aux prises avec les difficultés et les tentations, s'essayant, tant bien que mal, à les surmonter ! » À côté de ceux-là qui hochent la tête devant le « trop beau », il y a tous les autres, pauvres pécheurs eux aussi, mais qui déjà se sentent plus purs en regardant Joseph et Marie. Ils savent bien que Dieu ne propose pas un modèle sans offrir, en même temps, le moyen de s'en rapprocher. Et telle est la grâce du sacrement de mariage.

Mais, en ce modèle, que faut-il considérer ? Ce qui lui est commun avec tous les autres foyers : l'amour pour Dieu et la vie de prière, la tendresse mutuelle, la fidélité, le dévouement envers l'enfant, l'ouverture aux malheureux... ? Certes, il ne s'agit pas de négliger de telles considérations. Mais en y réfléchissant, on ne tarde pas à découvrir que, si paradoxal que cela puisse paraître à première vue, ce qui chez eux est le plus éclairant pour les foyers chrétiens est cela même qui fait de leur mariage une union exceptionnelle. Et d'abord cette virginité à laquelle ils se sont engagés l'un et l'autre, puis le fait unique d'avoir pour enfant le Fils de Dieu, et enfin, cette présence de Jésus, à la fois si semblable aux autres enfants et si différent par le mystère de sa vie profonde. Nous allons confronter, tour à tour, le mariage des chrétiens à ces trois aspects du mariage de Joseph et de Marie.

VIRGINITÉ ET AMOUR

Joseph et Marie se sont abstenus de toute relation charnelle. C'est là une affirmation constante de l'Église. Les grands docteurs et le Magistère, s'appuyant sur l'Écriture, l'ont soutenu avec une extrême vigueur, la vigueur de celui qui défend un bien de toute première importance, un bien sacré. C'est donc que la virginité de Joseph et de Marie est un caractère fondamental, essentiel, de leur union. D'aucuns en concluent que leur mariage est sans commune mesure avec les autres et que, par conséquent, il est inutile sinon dangereux de le proposer comme modèle aux foyers chrétiens. Mais leur conclusion est indue. Ils se méprennent sur la signification de cette virginité. Il faut donc commencer par la comprendre correctement.

Elle est à la fois une réalité concrète et une réalité spirituelle : elle est abstention du don charnel, et il importe de ne pas méconnaître ce premier aspect ; mais elle tire toute sa valeur morale et religieuse du motif qui inspire cette abstention, de leur volonté d'exclusive appartenance à Dieu. Chacun de ces deux aspects est riche d'enseignements pour les foyers chrétiens, encore que le second soit l'essentiel.

Virginité, abstention du don charnel

Les théologiens ont tiré grand profit de la réflexion sur le mariage de Joseph et de Marie. Non sans peine d'ailleurs. Deux données étaient au départ certaines : la virginité perpétuelle de Marie, et son mariage avec Joseph. Elles pouvaient paraître incompatibles.

Après recherches et longs débats, le principe de solution est enfin apparu. C'est bien le consentement, c'est-à-dire le don moral de l'homme et de la femme, qui *fait* le mariage. C'est pourquoi l'union charnelle n'est pas rigoureusement nécessaire pour qu'il y ait mariage valide. Cependant, cette union charnelle, réalisée en vue de concevoir un enfant, en vue également d'exprimer et d'enrichir l'amour conjugal, ne doit pas être considérée comme accessoire. Ce principe a fini par s'imposer aux législations, sinon toujours aux mœurs. On n'en dira jamais trop la valeur civilisatrice.

Ici, il nous intéresse avant tout de voir quelles lumières le foyer plut en retirer pour sa vie quotidienne. Une première, capitale : si l'essence du mariage réside, non pas dans le don physique mais dans le don moral des personnes, dans l'union des esprits, c'est à ce niveau que l'homme et la femme trouveront la plénitude à laquelle leur amour aspire : c'est donc premièrement à ce niveau qu'ils doivent instaurer entre eux le don, l'échange, l'union. Les mariages où la chair a la primauté, non seulement sont vulnérables et instables, mais déçoivent nécessairement. L'homme ne vit jamais longtemps tranquille au plan de l'animalité sans que son âme bafouée se révolte, ou se réveille.

Encore faut-il ne pas oublier que si l'homme est esprit, il est esprit incarné. Si la fascination de la chair est dangereuse, la tentation d'angélisme ne l'est pas moins. Quand la chair est méprisée, elle ne tarde pas à prendre sa revanche. Tout l'art consiste donc, pour l'homme, à faire l'éducation de son corps afin qu'il devienne un moyen toujours plus parfait de connaissance, d'expression, de communion. Ce n'est d'ailleurs pas seulement, ce n'est pas principalement, dans l'union charnelle qu'il joue ce triple rôle. Les ressources du corps sont multiples pour faire communiquer les esprits, pour nouer et nourrir le dialogue entre l'homme et la femme : le regard dont la puissance d'expression est si grande, les paroles (leur contenu et leur intonation), le sourire (qui est plus de l'âme que du corps), une main qui s'abandonne... On se plaît à penser à l'extraordinaire qualité du dialogue entre Joseph et Marie : ils avaient renoncé à l'union charnelle mais non pas, certes, à ces multiples moyens grâce auxquels l'homme et la femme se reconnaissent, se rencontrent, se découvrent en profondeur, communient.

Ressortirait-il donc du mariage de Joseph et de Marie que l'union physique des époux soit chose négligeable ? Entre eux, en effet, elle ne fut pas nécessaire : l'enfant pour lequel Dieu les voulut mariés leur fut donné autrement. Elle ne fut pas nécessaire non plus à ces deux êtres si transparents l'un à l'autre pour favoriser leurs progrès dans l'intimité des cœurs et des âmes. Mais en revanche, au foyer chrétien dont la vocation normale est d'avoir des enfants — ce que le foyer de Joseph et de Marie lui-même leur rappelle —, le don charnel retrouve toute sa raison d'être. De plus, prétendre se passer de ce moyen d'entretenir et d'approfondir l'union des cœurs, serait présomptueux pour beaucoup de foyers.

Il n'en est pas moins vrai que la virginité du foyer de Joseph et de Marie dénie à la sexualité une part prépondérante dans la réalisation de la communauté conjugale. Plus encore, elle constitue une mise en garde contre une vie sexuelle qui bien souvent favorise, davantage l'enlèvement que l'ascension. « Mise en garde », l'expression est trop négative ; mieux vaut dire : invitation à la chasteté, étant bien entendu que celle-ci n'est pas nécessairement abstinence, n'est pas seulement maîtrise de la chair, mais vraie conversion de l'instinct sexuel. Quand celui-ci est pénétré d'esprit et de charité, il n'est plus alors comme un ennemi dans la place, mais il contribue pour sa part à l'essor spirituel de la personnalité.

Est-il exclu que les époux chrétiens envisagent de renoncer à toute activité sexuelle, à l'exemple de Joseph et de Marie ? On cite, tout au cours de l'histoire de l'Église, des époux n'ayant pas consommé leur mariage. Sans doute est-ce là une vocation spéciale. Mais que les époux chrétiens en arrivent à s'abstenir des relations charnelles, temporairement ou

définitivement, « *en vue du royaume des Cieux* » (cf. Mt 19, 12), rien n'est plus normal. Saint Augustin nous assure que la continence n'était pas rare parmi les foyers qui l'entouraient : « Nous savons, dit-il dans un de ses sermons, qu'un grand nombre de nos frères, qui produisent des fruits de grâce, s'abstiennent au nom du Christ, et d'un mutuel consentement, de tout rapport charnel, sans renoncer pour autant à la charité conjugale. Au contraire, plus ils résistent à la convoitise de la chair, plus leur amour se fortifie. » Mais que les époux n'oublient jamais une loi, sans cesse rappelée par les auteurs spirituels : l'esprit, s'il entend résister aux revendications d'une chair mortifiée par le jeûne ou la continence, doit puiser diligemment aux énergies divines. Il faut beaucoup de prière et de charité pour s'abstenir de la chair ; mais en retour, cette abstinence aide à croître, et dans la prière, et dans la charité.

La virginité, en tant que volonté d'appartenance à Dieu

Le second aspect de la virginité de Joseph et de Marie est bien plus éclairant encore pour les époux chrétiens. C'est, disions-nous, par une volonté d'appartenance toujours plus parfaite au Seigneur, que Marie et Joseph lui vouèrent leur virginité. Nous sommes là au bord du grand mystère de leur intimité avec Dieu. Mais pourquoi ne pas tenter de soulever un coin du voile ? Nous connaissons, par des confidences directes ou littéraires, la psychologie d'un être qui vit un grand amour, pour qui un autre est toute sa raison de vivre, qui est prêt à tout sacrifier à cet autre qui lui est tout. Ces grandes passions, où l'âme est encore plus engagée que la chair, sont de grandes méprises, parce que les amants cherchent au plan humain ce qui ne peut se trouver qu'au plan de Dieu : lui seul, en effet, et l'amour qu'il propose, est cet absolu dont le cœur de l'homme a soif. Mais précisément ces passions ont le mérite de faire entrevoir ce que devraient être nos rapports avec Dieu.

Pour Marie et pour Joseph, dès leur jeunesse Dieu est leur raison de vivre. Il est tout pour l'un, comme pour l'autre. « *Tu m'as séduit, Yahvé !* » auraient-ils pu dire — et peut-être ont-ils dit — à la suite du prophète Jérémie, et à plus forte raison que lui encore. Captif de Dieu, chacun ne dispose plus de lui-même, ne poursuit plus ses propres intérêts mais la seule gloire du Seigneur ; le mobile de tous ses actes est de plaire à celui à qui il appartient. Chacun vit, avant la lettre, l'exhortation de saint Paul aux Romains : « *Offrez vos personnes en hostie vivante, sainte, agréable à Dieu, c'est là le culte spirituel que vous avez à rendre* » (Rom 12, 1). Tel est l'aspect foncier, intérieur, de la virginité de Marie et de celle de Joseph.

Mais alors, quelle disponibilité de cœur leur reste-t-il pour s'engager dans *le mariage*, pour aimer un autre être ? Aucune, si par « disponibilité » on entend l'aptitude à se donner quand on veut et à qui l'on veut. Totale, si l'on veut parler de souplesse entre les mains de Dieu, d'aptitude à faire ce qu'il veut. C'est bien Dieu, en effet, qui les oriente l'un vers l'autre, qui les donne l'un à l'autre. Aimer l'autre, ce n'est pas aimer « à côté » de Dieu, mais c'est encore aimer Dieu, puisque c'est lui prouver son amour en faisant ce qui lui plaît. L'autre serait-il moins aimé parce qu'on l'aime ainsi pour l'amour de Dieu, en Dieu ? Il l'est plus encore, puisque chacun dispose de la puissance d'amour de Dieu, puisque chacun aime l'autre de toute la force de son désir de plaire à Dieu. Et en retour chacun reçoit l'autre des mains du Seigneur, non pas comme un don sur lequel on referme jalousement les bras, mais comme un don qui aussitôt se transforme en offrande. Tel m'apparaît l'amour conjugal — et le plus grand qu'on puisse imaginer — entre Marie et Joseph, ces deux êtres consacrés à Dieu.

Arrive-t-il que des chrétiens se marient, je ne dis pas avec un amour aussi parfait, mais du moins avec des dispositions semblables ? Probablement. Mais en fait cette virginité du cœur, cette totale appartenance à Dieu qui était à la base du mariage de Joseph et de Marie se présente plus généralement aux époux comme le sommet vers lequel il leur faut cheminer.

Qu'ils avancent loyalement sur cette voie et ils prendront conscience que si Dieu les a unis, donnés l'un à l'autre, c'est pour qu'ils s'entraident l'un l'autre à se donner à lui toujours plus parfaitement, à lui appartenir toujours plus exclusivement. Ainsi cette virginité du cœur, que nous avons admirée en Joseph et Marie, apparaît-elle comme le fruit normal de ce mariage nouveau qu'est le mariage chrétien, de cet amour nouveau qu'est la charité — amour dont la source est dans le cœur de Dieu mais qui passe au cœur de l'homme quand celui-ci se fait accueillant. Cette charité qui fut l'âme vivante du couple de Nazareth pendant quelque trente ans sans doute est, chez les époux chrétiens, une force en leurs cœurs, qui les entraîne à s'aimer comme s'aimaient Joseph et Marie.

D'aucuns sont pris de panique en écoutant parler d'un tel amour, comme s'il constituait, par son élévation même, une menace pour leur amour conjugal, leur pauvre amour si vulnérable et si imparfait mais qui du moins a le mérite d'offrir à leur cœur humain un peu de chaleur humaine. Qu'ils se rassurent ! Depuis quand la charité exclurait-elle les tendresses de la terre ? Elle n'est incompatible qu'avec le péché. Loin de se déshumaniser, elle « surhumanise ». Pensez à un François d'Assise, à un Vincent de Paul, pensez d'abord à Joseph et Marie dont on est bien sûr que leur union a connu les nuances multiples d'un authentique amour conjugal.

Comme ils sont humains, les époux chrétiens qui, à l'exemple des époux de Nazareth, s'aiment de charité ! En eux toutes les possibilités du cœur s'épanouissent : l'admiration et la compassion, la force et la douceur, la générosité et l'humilité, l'exigence et la patience. La charité, en effet, qui élimine peu à peu le poison de la « convoitise », fait l'unité entre les tendances diverses du cœur, elle les assume toutes, les purifie, les intensifie. Elle les prend à son service et leur communique cet impérieux besoin de se manifester, qui est sa première caractéristique. Était-il inhumain, le saint qui écrivait cette page à l'intention des chrétiens mariés : « L'amour et la fidélité jointes ensemble engendrent toujours la privauté et confiance ; c'est pourquoi les saints et les saintes ont usé de beaucoup de réciproques caresses en leur mariage, caresses vraiment amoureuses, mais chastes ; tendres, mais sincères... Le grand saint Louÿs, esgalement rigoureux à sa chair et tendre en l'amour de sa femme, fut presque blâmé d'estre abondant en telles caresses ; bien qu'en vérité il méritast plutôt louange de sçavoir demettre son esprit martial et courageux à ces menus offices requis à la conservation de l'amour conjugal ; car bien que ces petites démonstrations de pure et franche amitié ne fussent pas à lier les cœurs, elles les approchent néanmoins, et servent d'un ageancement agreable à la mutuelle conversation » (Saint François de Sales).

En bref et pour nous résumer, la virginité de Joseph et de Marie qui, à première vue, semblait les isoler sur un sommet inaccessible, les fait apparaître au contraire singulièrement proches des époux chrétiens. Ce sont des amis dont la virginité, certes, invite à la conversion profonde de l'instinct charnel, mais qui surtout laissent entrevoir une mystérieuse « virginité de cœur », à laquelle les époux sont tout étonnés de découvrir qu'ils aspiraient sans même s'en douter.

Au service du Christ

Ce n'est pas en dépit de leur virginité mais à cause de cette virginité, qu'une fécondité miraculeuse a été accordée au foyer de Joseph et de Marie. Cette fécondité, quoique unique, comporte un enseignement singulièrement précieux pour les époux chrétiens ; elle leur enseigne qu'ils sont appelés à bien autre chose que la multiplication de l'espèce humaine. Une fécondité nouvelle correspond au mariage nouveau qu'est le leur. Il s'agit de donner le jour à

des êtres dont le Christ veut faire ses frères, à qui il veut communiquer sa vie, en qui il veut vivre.

Mais qu'ils soient modestes, qu'ils apprennent, en contemplant le mariage virginal de Joseph et de Marie, qu'un fils de Dieu ne peut être engendré que par Dieu. Jésus ne reçut de Marie que sa nature humaine. Et encore en dehors des lois habituelles de la conception, car il devait être évident que sa génération temporelle elle-même était l'œuvre de Dieu.

Dieu a besoin des époux chrétiens pour multiplier ses enfants. Mais tandis qu'au foyer de Nazareth est né le Sauveur, au foyer chrétien naît ce-qui-a-besoin-d'être-sauvé. Que les époux n'en soient pas attristés. Ils font ce qui leur revient ; ils engendrent des fils d'homme ; Dieu, s'ils recourent à lui, fera ce qui lui revient : par la vertu du baptême, ces enfants de la terre deviendront ses propres enfants.

Ainsi Dieu ne délègue à personne le pouvoir d'engendrer ses enfants. En revanche, il délègue l'éducation. Aussi bien les époux chrétiens ont-ils l'admirable mission d'élever des enfants de Dieu, et cette mission est sans commune mesure avec les responsabilités humaines de l'éducation. Mieux que dans les livres, c'est au foyer de Nazareth qu'ils apprendront comment se comporter avec ces frères et ces sœurs de Jésus qui, sous leur toit, sont appelés à croître en âge et en sainteté. Dieu sans doute ne fera pas de miracles en leur faveur, pas plus qu'il n'en fit à Nazareth après la conception de Jésus, mais dans la mesure où leur union sera disponible à son amour et à sa grâce, comme ce fut le cas de celle de Joseph et de Marie, il travaillera par eux à faire s'épanouir en leurs enfants la vie même de son Fils. Coopérateurs de Dieu, tel est le mot qui définit leur mission de parents.

À fécondité nouvelle, paternité et maternité nouvelles. Joseph et Marie, penchés sur le petit enfant qui vient de naître, éprouvent profondément le sentiment qu'ils doivent protéger cette vie fragile, mais en même temps comme ils se sentent petits devant Jésus ! Il n'y a rien de possessif dans leur amour de parents, car cet enfant n'est pas le fruit de leurs œuvres mais le Fils d'un Autre. Leur amour pour lui est d'abord adoration.

Un semblable renversement de perspective va s'opérer au foyer, chrétien. En l'enfant de leur chair, depuis qu'ils l'ont ramené des fonts baptismaux, père et mère découvrent l'enfant d'un Autre : c'est le bien de Dieu, c'est un fils de Dieu confié à leurs soins pour qu'ils veillent sur sa croissance physique et morale, mais d'abord sur l'éclosion et l'épanouissement en lui de « l'homme nouveau ».

Leur amour pour lui s'en trouve radicalement transformé. Il est fait d'une grande révérence, car cet enfant n'est pas d'abord ce qu'ils voient mais ce qu'ils croient. Il est fait aussi de dévouement, mais au sens religieux du terme. L'éducation chrétienne est une manière de culte : elle est service de Dieu en l'enfant — « *Ce que vous faites à l'un de ces tout-petits, c'est à moi que vous le faites* » (Mt 25, 40).

Joseph et Marie, devant leur enfant qui dormait dans la pauvre maison, s'interrogeaient souvent sur sa mystérieuse destinée. De même les parents chrétiens savent que tout frère du Christ est, lui aussi, un envoyé de Dieu aux hommes, et qu'ils doivent l'aider à prendre conscience de sa vocation personnelle.

Mais qu'ils se gardent d'imaginer cette vocation, et plus encore d'en décider eux-mêmes. Ce qui leur revient, c'est de tout faire pour que leur enfant, l'heure venue, soit apte à comprendre l'appel de Dieu son Père et à y répondre. Parfois les volontés de Dieu leur paraîtront déroutantes : qu'ils n'en soient pas surpris, « *ses voies ne sont pas nos voies* ». Joseph et Marie eux-mêmes, nous dit saint Luc, ne comprirent pas comment Jésus avait pu les

quitter pendant trois jours pour vaquer « *aux choses de son Père* ». Mais ils faisaient crédit à Dieu.

Dieu ne confie pas une tâche si haute sans faire aux parents un don prodigieux : il les fait participer à son amour de Père. Oui, à travers les parents qui aiment leur enfant en qui depuis le baptême vit le Christ, c'est l'amour du Père qui s'épanche en son Fils bien-aimé. À travers leur autorité c'est son autorité qui s'exerce. À travers leur dévouement, sa providence. À la condition toutefois qu'ils lui présentent des cœurs pauvres et humbles, tout accueillants à ses dons et à ses impulsions.

Cet amour de Dieu, loin de déloger les sentiments humains en se substituant à eux, les purifie, les vivifie, les intensifie. Il n'y a pas de doute que les parents les plus humains, ce sont les parents les plus authentiquement chrétiens.

Le petit baptisé qui trouve chez son père et chez sa mère les dispositions de cœur et d'âme que nous avons dites, fait la découverte et l'expérience de l'amour paternel de Dieu. Sans doute n'en prendra-t-il conscience qu'en grandissant mais, déjà, l'amour divin à travers la tendresse de ses parents fait éclore et s'épanouir en lui son être de fils de Dieu.

Les foyers qui devraient trouver le plus grand réconfort dans la méditation du mystère de Nazareth, ce sont les foyers stériles. Pourquoi, si souvent, leurs réactions sont-elles si peu inspirées par la foi ? Le foyer de Joseph et de Marie fut au départ, selon la volonté de Dieu, un foyer stérile ; dans la ligne de tous ces ménages de l'ancienne Alliance qui n'obtenaient pas, de leur chair, une descendance : Abraham et Sara, les parents de Samuel, ceux de Samson, Élisabeth et Zacharie... La stérilité a été souvent le signe que Dieu voulait intervenir dans la fécondité d'un couple, que l'enfant aurait une mission divine. Comme tout couple chrétien, le couple stérile doit se savoir, et se vouloir, destiné à la croissance du Corps du Christ. Qu'il s'accepte « pauvre », au sens biblique du mot, — la stérilité n'est-elle pas la pauvreté la plus foncière ? — qu'il mette son espoir en Dieu. Parfois il aura l'enfant du miracle. Parfois il se sentira invité à adopter des enfants privés de père et de mère. Mais que toujours il commence par se demander si Dieu ne le destine pas à coopérer d'une tout autre manière à la croissance du Corps mystique. Il est certain que son amour chrétien ne saurait être frustré de cette bénédiction qu'est la fécondité. Sous une forme qui parfois même lui restera inconnue, il sera le coopérateur de l'œuvre divine. Mais qu'il se garde de chanceler dans la foi et dans l'espérance : qu'il persévère dans la prière, qu'il recoure à l'Eucharistie, ces deux sources de toute fécondité spirituelle.

Qu'il ait des enfants ou non, le foyer chrétien sait bien que, de multiples façons, directes ou indirectes, concrètes ou spirituelles, il coopère à l'œuvre de Dieu. Mais cela n'est jamais pleinement révélé au départ. Il faut, comme Joseph et Marie, chercher, prier, peiner, se faire docile, être chaque jour à l'écoute des appels du Seigneur. C'est seulement au pied de la Croix, lorsque Jésus, en lui désignant l'apôtre Jean, confia à Marie l'immense famille des enfants de Dieu, qu'elle entrevit les admirables prolongements de sa maternité.

Retenons que tout foyer chrétien a une mission, dans le prolongement de celle que Dieu confia au foyer de Joseph et de Marie : c'est de contribuer à la croissance du Corps mystique du Christ.

UN MYSTÈRE CHRÉTIEN

« Un foyer banal comme les autres. » En présence de Joseph, de Marie et de Jésus, c'est tout ce que pensent les gens de Nazareth, les uns avec une nuance de sympathie, les

autres avec cette sourde irritation que l'on éprouve en face de ceux dont la conduite morale condamne nos façons de faire. S'ils avaient su, sans doute auraient-ils repris l'exclamation de leur ancêtre Jacob se réveillant à Béthel après un songe merveilleux : « *En vérité Yahvé est en ce lieu et je ne le savais pas. Que ce lieu est redoutable ! ce n'est rien de moins qu'une maison de Dieu et la porte du ciel* » (Gen 28, 16-17). Cette exclamation convient admirablement pour désigner la demeure de Joseph le charpentier, banale aux yeux de tous — où se vit en réalité un grand mystère.

Ce mystère est aussi celui du foyer chrétien car, le Christ nous en a donné l'assurance, « *Quand deux ou trois sont réunis en mon nom, je suis là au milieu d'eux.* » (Mt 18-20). Clément d'Alexandrie, le premier, en faisait l'application à la famille chrétienne : « Qui sont ces deux ou trois, sinon le père, la mère et l'enfant ? » Ainsi ce qui peut paraître le privilège du seul foyer de Nazareth est en fait le privilège du foyer chrétien.

« C'était singulièrement plus facile pour Joseph et Marie », répliquent souvent les époux. Ils oublient que les parents de Jésus vivaient aussi sous le régime de la foi. Reconnaître, en un petit enfant qui joue dans l'atelier de son père, le Dieu trois fois saint d'Isaïe, n'était pas tellement plus facile pour eux, que pour la famille chrétienne de croire à la présence chez elle du Christ glorieux. « *Mon juste vit de la foi* », dit Dieu. C'est à la lumière obscure de cette foi qu'il faut essayer d'entrevoir le mystère du foyer chrétien.

Le dialogue du Père et du Fils

Où est le Fils, là est le Père. Là se poursuit le dialogue éternel du Fils et du Père. Dialogue d'amour, don mutuel, communion du Père et du Fils dans l'unité du Saint-Esprit. Les trois Personnes vivent leur grande vie mystérieuse au foyer de Joseph et de Marie. Mais aussi en tout foyer chrétien.

Et toute la mission du Fils est d'introduire ceux au milieu desquels il vit dans son dialogue avec son Père. Il n'est descendu des cieux que pour « filialiser » l'univers, se saisir de tous les êtres, se les attacher, leur communiquer sa vie filiale, les associer à sa double attitude, d'ouverture à l'effusion d'amour du Père et, en retour, d'action de grâce joyeuse et véhémence.

C'est à quoi il travaille sans relâche au foyer chrétien, comme autrefois dans la maison de Nazareth. Mais que l'on comprenne bien : ce ne sont pas seulement les membres du foyer, pris isolément, que le Christ s'attache pour leur faire vivre sa vie, c'est aussi et d'abord le couple, et puis toute la famille en tant que telle, petit corps mystique dont il unit les membres en se les attachant. Mais que la glaise est donc lourde, peu perméable à son Esprit ! À cet Esprit que, depuis la Résurrection, il voudrait donner en surabondance à son Église, à toute cellule, à tout membre de cette Église.

Celui qui veut recevoir le Don de Dieu doit se rappeler un enseignement fondamental : L'Esprit Saint ne peut être reçu que par ceux qui lui font place par la prière et par l'ascèse, et vont à sa rencontre dans les sacrements.

Au foyer de Nazareth résidait le grand « sacrement », l'humanité concrète de Jésus qui sanctifiait ceux qu'elle approchait. Aujourd'hui, l'humanité glorieuse du Christ ressuscité emprunte, pour nous atteindre, les sept sacrements de l'Église. Ils sont comme son prolongement. Le mariage est un de ces sacrements. C'est dire que toutes les activités des époux, dans la mesure où elles sont vécues selon la volonté de Dieu, sont comme les canaux par où la grâce passe pour sanctifier, filialiser les cœurs. Ainsi au foyer chrétien le Christ est-il sans cesse à l'œuvre pour communiquer sa vie et la communiquer en abondance. Pour recevoir les autres sacrements, les membres du foyer doivent recourir aux ministres du Christ

qui en sont les dispensateurs ; mais, reçue à l'église, leur grâce fructifiera au foyer, petite église, cellule du Corps mystique.

« *Par Lui nous avons accès au Père* ». Ainsi « filialisée » par le Christ, la famille s'adressera au Père ; non pas peureuse et pusillanime, mais avec cette hardiesse filiale qui est la vertu propre des enfants de Dieu (cf. 2 Cor 3, 4). Les regards, les cœurs, la vie de tous seront orientés vers le Père, ainsi qu'il en était au foyer de Marie et de Joseph.

Origène écrivait : « L'Église est pleine de la Trinité ». Il aurait pu le dire avec autant de justesse du foyer de Nazareth ; c'est vrai aussi de toute famille chrétienne.

Au foyer chrétien, comme au foyer de Joseph et de Marie, le Christ poursuit sans cesse son grand objectif : initier ceux qui l'entourent au mystère trinitaire. Voyons maintenant comment il s'y emploie. Il est classique de discerner trois aspects dans son activité sanctificatrice parmi les hommes : elle est celle d'un prêtre, d'un prophète, d'un roi-pasteur. On a longuement médité sur cette triple mission du Christ au sein de l'Église, mais fort peu sur la façon dont il s'en acquittait au foyer de Joseph et de Marie. Esquissons brièvement cette méditation : en nous faisant pénétrer le mystère de Nazareth elle nous fera entrevoir ce qu'il en est, toutes proportions gardées, pour nos foyers chrétiens.

Prêtre

On aurait bien surpris les habitants de Nazareth en leur disant que le véritable grand-prêtre n'était pas celui qui, revêtu d'ornements somptueux, officiait à Jérusalem dans un sanctuaire de marbre et d'or, au milieu des fumées d'encens, mais cet enfant pauvre dans une pauvre maison, qui à son entrée dans le monde avait déclaré : « *Voici, je viens, ô Dieu, pour faire ta volonté* » (Héb 10, 7).

Comme tous les parents juifs, son père et sa mère lui apprennent les prières des ancêtres qu'on doit réciter matin et soir. Mais déjà en son être intime il prie la grande prière parfaite. Et bientôt, quand il aura progressé en âge, ce sera lui qui initiera ses parents à la prière du Fils de Dieu.

Selon l'épître aux Hébreux, maintenant qu'il est à la droite du Père, il ne cesse d'intercéder pour les hommes. Mais il est également présent en chacun de nos foyers, c'est donc en chacun d'eux qu'il intercède, comme autrefois dans la maison de Joseph le charpentier. Tandis que parents et enfants vaquent à leurs tâches et à leurs jeux, sont accaparés par les soucis, les joies, les mille problèmes quotidiens, lui, prêtre du foyer, prie et s'offre pour ceux qui l'entourent. Il veut plus : non seulement prier au milieu d'eux et pour eux, mais les associer à sa louange, à son offrande, à sa brûlante intercession pour la foule immense des hommes, à commencer par les voisins, les amis, les familiers de la maison. Le Christ est prêtre au foyer ; le maître à prier, c'est lui qui, invisiblement, préside la prière familiale.

Prophète

« *C'était un prophète puissant en œuvres et en paroles* », disaient de lui les disciples d'Emmaüs. Mais avant de l'être dans les campagnes de Galilée et de Judée, il fut prophète d'abord auprès de ces deux premiers disciples, les plus avides de sa parole, que furent Joseph et Marie. Avec eux, pas besoin d'élever la voix comme le rude Amos, inutile de proférer des menaces et d'annoncer des malheurs, à l'exemple de Jérémie, pour réveiller les cœurs. Tout se dit sur le ton de la confiance : « *Prêtez l'oreille et venez à moi, écoutez et votre âme vivra.* » (Is 55, 3). Joseph et Marie s'émerveillent de comprendre que « *les temps sont venus* »,

qu'enfin les prophéties se réalisent. « *Voici l'alliance que je conclurai avec la maison d'Israël, après ces jours-là, oracle de Yahvé. Je mettrai ma Loi au fond de leur être et je l'écrirai sur leur cœur. Alors je serai leur Dieu et eux seront mon peuple* » (Jér 31, 33). « *Et je vous donnerai un cœur nouveau, je mettrai en vous un esprit nouveau, j'ôterai de votre chair le cœur de pierre et je vous donnerai un cœur de chair.* » (Ez 36, 26) « *Élargis l'espace de ta tente, déploie tes tentures sans contrainte, allonge tes cordages, renforce tes pieux ! Car tu vas éclater à droite et à gauche. Ta race possédera des nations et les tiens peupleront des villes abandonnées* » (Is 54, 2-3). « *Debout ! Rayonne, car voici ta lumière et sur toi se lève la gloire de Yahvé* » (Is 60, 1).

Des privilégiés, Joseph et Marie ? Oui, en un sens. Mais nous avons les écrits de ceux qui furent les auditeurs de Jésus pendant trois ans. Nous bénéficions des longues méditations d'un saint Jean. Et dans son évangile, ses épîtres, l'Apocalypse, nous pouvons percevoir l'écho de ce qu'il comprit dans ses entretiens avec Marie, à partir du jour où il la prit chez lui. Les familles chrétiennes qui ont faim et soif de l'évangile, qui l'écoutent comme la parole vivante de Celui qui vit au milieu d'eux, font un jour ou l'autre l'expérience des pèlerins d'Emmaüs : « *Notre cœur n'était-il pas tout brûlant au dedans de nous, quand il nous parlait en chemin et qu'il nous expliquait les Écritures* » (Luc 24, 32)

Roi-pasteur

L'ange Gabriel avait annoncé à Marie : « *Il régnera sur la maison de Jacob...* » La maison de Jacob, mais c'est d'abord la maison de Nazareth. Là du moins, en cette minime portion de la terre, la royauté du Fils de Dieu est reconnue sans conteste. Il règne, non pas à la manière des princes de ce monde, mais à la façon dont on dit qu'un être règne dans le cœur de celui dont il est aimé. Ainsi devrait-il en être de tout foyer croyant : un royaume de Dieu en réduction. Tout y est soumis par amour à celui qui est le véritable chef de famille : les biens matériels, les intelligences et les cœurs, les désirs et les projets, la vie tout entière. On y vit la loi nouvelle, les mœurs du Royaume, telles que saint Paul les présentait aux Colossiens : « *Vous donc, les élus de Dieu, ses saints et ses bien-aimés, revêtez des sentiments de tendre compassion, de bienveillance, d'humilité, de douceur, de patience. Et puis... par-dessus tout la charité, en laquelle se noue la perfection. Avec cela, que la paix du Christ règne dans vos cœurs : tel est bien le terme de l'appel qui vous a rassemblés en un même Corps. Enfin, vivez dans l'action de grâces ! Que la Parole du Christ réside chez vous en abondance ; instruisez-vous en toute sagesse par des admonitions réciproques. Chantez à Dieu de tout votre cœur avec reconnaissance, par des psaumes, des hymnes et des cantiques inspirés. Et quoi que vous puissiez dire ou faire, que ce soit toujours au nom du Seigneur Jésus, rendant par lui grâces au Dieu Père !* » (Col 3, 12-17)

Dans l'humble maison de Nazareth, Jésus était prêtre, prophète et roi. Il l'est aujourd'hui en cette maison de Nazareth agrandie qu'est l'Église, mais il l'est aussi en chaque cellule d'Église et spécialement dans la famille chrétienne.

UNE HISTOIRE SAINTE

Les trois aspects caractéristiques du mariage de Joseph et de Marie : la virginité, la fécondité divine de leur union, la vie du Christ sous leur toit sont, nous venons de le voir, riches de leçons pour les foyers chrétiens. Mais l'histoire de ce mariage serait-elle moins féconde en enseignements ?

S'il est une histoire qui mérite l'appellation d'histoire sainte, c'est bien la leur : sainte parce qu'ils sont saints et se sanctifient au long des jours, mais sainte d'abord parce que, comme l'histoire du peuple juif, elle est conduite par le Dieu Saint.

Celui qui fut le guide de Joseph et de Marie entend bien l'être aussi de tous ceux qu'il unit par les liens du mariage. Le terme d'éducateur est plus juste encore que celui de guide. L'histoire sainte, toute histoire sainte, est la chronique d'un individu, d'une famille ou d'un peuple que Dieu éduque, au fil du temps, qu'il amène à désapprendre les mœurs d'un monde pécheur pour adopter les siennes, à porter témoignage au milieu de ce monde en vivant les mœurs de Dieu.

Là encore le mariage de Joseph et de Marie est exemplaire. S'il est unique par sa mission autant que par sa sainteté, il n'est pas moins vrai que, de son histoire, se dégage ce qu'on peut appeler les constantes de la pédagogie de Dieu. Et en cela aussi il est un modèle pour nos foyers.

Il semble qu'on puisse ramener ces constantes à cinq : il veut que pendant leur séjour sur terre ses enfants soient soumis aux lois de la vie humaine — mais en même temps il les veut libres et leur demande de se libérer — il travaille lui-même à cette libération en les amenant par l'épreuve à choisir et à se dépasser — en revanche il écarte de leur route ce qui pourrait entraver leur mission et compromettre leur perfection — et surtout il leur accorde des biens abondants, mais qui ne se pèsent pas nécessairement aux balances de la terre.

Soumis aux lois. — Dieu voulut que Joseph et Marie fussent soumis à la grande loi qui s'impose à tout homme : le travail. Dans leur cas un travail modeste, qui les insère dans la condition humaine en ce qu'elle a de plus commun : celui de charpentier pour Joseph, celui de ménagère pour Marie. Les intellectuels du temps n'avaient guère d'estime pour ces métiers manuels. « *Comment deviendrait-il sage, celui qui tient la charrue, pareillement tous les ouvriers, forgerons, potiers. Tous ceux qui ont mis leur confiance en leurs mains. On ne les rencontre pas au conseil du peuple. Ils ne brillent ni par la culture ni par le jugement* ». (cf. Ecc 38, 24, s)

Sans aucun doute Joseph était un artisan compétent et consciencieux, soucieux de « l'ouvrage bien faite », à l'opposé de l'amateur et du dilettante ; son travail était rude : il a gagné son pain à la sueur de son front. Il savait y voir une peine, qu'Adam avait méritée par son péché ; mais aussi une grâce, un moyen de rejoindre son Dieu ; et enfin un service de ses frères : dans un village, qui n'a pas un jour ou l'autre à recourir au charpentier ? D'autant plus que le charpentier de ce temps était aussi un peu forgeron et maçon.

Tout différent qu'il fût, le travail de Marie n'était pas moins astreignant et fatigant. Les tâches communes à toutes les femmes de son temps lui incombaient : cuisiner et laver, filer et tisser, puiser de l'eau et cuire le pain. Avec quelle perfection réalisait-elle ce que saint Paul recommande aux Colossiens : « *Quoi que vous puissiez faire, que ce soit toujours au nom du Seigneur Jésus, rendant par lui grâce au Dieu Père* » (4, 17).

Si Dieu n'a pas fait des rentes à son Fils, s'il a voulu que sa subsistance dépendît du labeur quotidien de ses parents, que les époux chrétiens ne s'attendent donc pas à être mieux traités, mais qu'ils aient eux aussi le souci de travailler sous le regard du Christ et pour lui, sachant bien qu'il mêla leurs peines à la sienne quand il s'offrit pour le salut du monde.

Qu'ils ne prétendent pas non plus échapper aux lois de la cité, grande ou petite. Qu'ils prennent exemple sur le loyalisme de Joseph et de Marie envers les lois civiles comme envers les lois religieuses. Quand un édit de César l'exigea, ils se rendirent sans tergiverser à

Bethléem. Et chaque année ils montaient au Temple de Jérusalem, alors que la maison où vivait le Fils de Dieu était bien plus que le Temple !

Libres par rapport au monde. — En même temps que Dieu soumet les siens aux lois de la condition humaine, il les veut libres, des hommes libres. Asservis à aucune créature. « *Frères, vous avez été appelés à la liberté* », écrit Paul aux Galates (5, 13). L'Hébreu, à l'heure de son départ d'Égypte, « *les reins ceints, sandales aux pieds, le bâton à la main* », reste le symbole de tout véritable enfant de Dieu, « *étranger et voyageur sur terre* » (I Pierre 2, 11), « *aspirant à une patrie meilleure* » (Héb 11, 16). Dieu sans doute rappela cette exigence à Joseph et à Marie, de bien des manières. Deux circonstances du moins nous sont connues où le « *quitte* » que Jésus, par la suite, lança à ceux qu'il choisissait pour disciples leur fut adressé par Dieu. « *Quitte Nazareth et la petite maison toute préparée pour recevoir l'Enfant et va te faire recenser à Bethléem.* — *Quitte Bethléem, car l'Enfant n'est plus en sécurité, et prends la route de l'exil* ». Tout homme est toujours menacé par la tentation de « *s'installer* », tant au plan matériel qu'au plan spirituel. Comme il importe que les époux Chrétiens sachent, à l'exemple de Marie et de Joseph, reconnaître la main de Dieu derrière ce qui les déloge, entendre l'invitation à n'être captifs d'aucun maître, d'aucun bien, d'aucune puissance de ce monde.

Éprouvés par Dieu. — L'épreuve est le secours que Dieu apporte à ses enfants qui, livrés à eux-mêmes, ont tant de mal à se libérer. Qu'ils sachent donc y voir une occasion, offerte à leur amour et à leur confiance en lui, de s'affirmer, de s'affiner, de se dépasser. C'est le propre du vrai fils de Dieu de discerner, au-delà de l'aspect de l'épreuve, une proposition d'amour de son Père. Il n'empêche que souvent le déchirement de l'âme précède la découverte du bienfait de Dieu. Quand Joseph croit qu'il lui faut renoncer à l'amour de celle qui est la joie de son cœur, l'angoisse l'étreint durement. Quand Joseph et Marie, durant trois jours, ont perdu Jésus, il n'y a plus en eux que détresse. Et même quand ils l'ont retrouvé, ils ont du mal à comprendre, tout de suite, la grâce de l'épreuve. Leur vie fut sûrement jalonnée d'épreuves multiples : le manque de travail, lorsque les récoltes ayant été mauvaises, on ne passait plus commande au charpentier ; du travail à trouver quand ils arrivaient en pays inconnu ; le débiteur négligent ou malhonnête qu'il fallait presser ; et toute la meute des jalousies, des calomnies qui aboyaient autour de la pauvre maison. Jésus, grandissant, partageait leurs peines, se préparait à la grande épreuve qui sera pour lui l'heure de proclamer son amour pour son Père et pour ses frères.

Tout change au foyer chrétien quand l'habitude est prise de chercher le sens providentiel de l'épreuve, d'y voir une invitation à entrer plus avant dans l'intimité de Dieu.

Protégés par Dieu. — Si Dieu permet que le mal s'attaque à ses enfants, c'est seulement dans la mesure où ce mal sera pour eux occasion de croissance dans l'amour. En revanche, s'il risque de les corrompre ou de s'opposer à la mission qu'ils ont à remplir, alors Dieu se fait leur « *bouclier* », selon le mot de la Bible. On le voit bien quand Hérode lance ses sicaires contre les nouveau-nés de Bethléem : aussitôt le Seigneur prévient Joseph car l'heure, pour son Fils, n'est pas encore venue de verser son sang.

Un foyer de vrais croyants s'appuie avec assurance sur cette double certitude : Dieu est amour et cet amour dispose de la toute-puissance. Rien n'arrivera donc que s'il l'autorise. Et, s'il l'autorise, toute ce qui arrive, si incompréhensible que cela paraisse, si douloureux que ce soit, ne peut être en fin de compte que pour un bien. « *Toutes choses concourent au bien de ceux qui aiment Dieu* » (Rom 8, 28).

Le centuple. — Mais en définitive, ce que proclame le plus éloquemment l'histoire de Joseph et de Marie, c'est que Dieu comble de biens ceux qui le préfèrent à tout. Jésus le dira plus tard : « *Qui aura quitté, à cause de mon nom, maison, ou frère, ou père, ou enfants, recevra le centuple en maison, en frères, en enfants, maintenant, en ces temps-ci, avec des persécutions, et dans le siècle qui vient, une vie éternelle* » (Mc 10, 29-30). Que voit-on à Nazareth : Un homme et une femme qui, chacun de son côté, avaient voué à Dieu leur virginité et qui vivent l'amour conjugal le plus parfait, le plus heureux. Le voilà bien, le centuple promis.

Comprendra-t-on enfin que le bonheur n'est pas suspect aux yeux de Dieu, mais seulement l'enlèvement dans le plaisir, la préférence des joies de la terre au bonheur de Dieu. Dieu ne demande qu'à donner le centuple à tous les foyers chrétiens car il n'est pas avare de ses richesses. Mais il ne le peut que bien rarement car, de ses dons, ses enfants eux-mêmes font des idoles auxquelles ils s'asservissent.

Ainsi Dieu conduit Joseph et Marie sur le long chemin de leur vie conjugale. En Jésus il leur manifeste son amour, par lui il les achemine à une éminente sainteté. Mais ils sont deux pour déchiffrer ses volontés et ses préférences, deux qui s'entraident pour les accomplir, deux qui s'aiment d'un amour dont la grande ambition est que l'autre avance toujours dans l'intimité de son Dieu, deux dont la destinée est toute subordonnée à la mission de leur fils.

Tel est l'exemple que l'histoire du foyer de Nazareth propose à tout foyer fondé par le Christ, sur le Christ. Cet exemple est aussi un message d'espérance : Dieu lui-même conduit les siens, « *à main forte et à bras étendu* », jusqu'en Terre Promise, et leur dispense la manne et l'eau vive durant la traversée du désert.

Ici surgit en ma pensée le souvenir de tant de foyers où l'amour est malade, l'union en lambeaux, les cœurs hostiles. Seraient-ils aussi loin qu'ils l'imaginent des époux de Nazareth ? Ils sont leurs pauvres enfants infirmes ; qu'ils ne craignent pas d'être moins aimés parce que moins chanceux, parce que plus pécheurs peut-être. Qu'ils montrent humblement leur pauvreté. Il n'est pas impossible que Marie ou Joseph — se tournant vers son fils, lui fasse remarquer comme au jour de Cana : « Ils n'ont plus de vin, ils ont si leur provision d'amour »

*

Pendant dix siècles, c'est en revenant sans cesse au mariage de Joseph et de Marie que la théologie a cherché, et finalement trouvé les grands principes de la doctrine chrétienne du mariage, si nouvelle par rapport à toute autre théorie sur le mariage. — Il n'est pas dit, d'ailleurs, qu'elle n'y trouverait pas encore aujourd'hui les lumières nouvelles que réclament des problèmes nouveaux.

Comment se fait-il que la spiritualité conjugale et familiale — si l'on entend par là un art de vivre chrétiennement et de se sanctifier dans l'état de mariage — n'ait pas suivi l'exemple de la théologie ? Et si pourtant c'était là, au foyer de Nazareth, qu'elle aussi trouverait ses principes directeurs ? On la voit recourir au droit naturel, s'intéresser aux acquisitions de la psychologie et de la physiologie. Gardons-nous de l'en blâmer : il est bon de

mieux connaître la nature, ses requêtes et ses ressources, puisque la grâce doit y trouver son terrain d'enracinement. Mais les foyers chrétiens resteraient bien démunis avec leurs seules connaissances et leurs seuls atouts humains — je dirai même avec leurs seules notions de théologie — s'ils ne voyaient pas, réalisés en un « foyer-pilote », le salut et la nouveauté foncière que le Christ est venu apporter à ceux de ses disciples dont le mariage est la vocation.

Que toutefois ils ne se contentent pas d'une imitation servile : sans réflexion à la base, l'imitation ne saurait trouver les comportements justes ni l'action opportune. Toute l'ambition de cet article était de leur offrir une méthode de réflexion : et sur le mariage de Joseph et de Marie à partir de l'union de l'homme et de la femme, et sur le mariage des chrétiens à partir de celui de Joseph et de Marie. Dans la mesure où celui-ci est non seulement plus parfait mais exceptionnel, il oblige les époux à prendre conscience de la nouveauté radicale du mariage chrétien, de l'énorme différence qui le sépare du mariage naturel.

Heureux les foyers assez humbles qui décident de ne plus perdre de vue le foyer où le Christ a grandi.

HENRI CAFFAREL

